

homme qui a joué un si grand rôle dans l'histoire du pays et qui s'est toujours si vivement intéressé à la cause de l'éducation populaire. M. Paireau a bien voulu exprimer sa satisfaction et approuver les démarches prises par le département, pour développer l'instruction normale et il a adressé la parole aux élèves avec cette éloquence qui ne lui fit jamais défaut.

BULLETIN DES LETTRES.

— Une nouvelle institution, le *Cercle Littéraire*, a eu sa première séance publique dans la salle de lecture de "l'œuvre des bons livres," sous la présidence de M. Rodier, maire de Montréal. M. Achille Belle, président du cercle, a prononcé le discours d'inauguration; MM. Royal, Pariseau, Beaubien et Germain ont ensuite discuté habilement la question à l'ordre du jour: "La gloire militaire est-elle préférable à la gloire littéraire?" M. Sénécal a prononcé sur le bat et les ressources du cercle littéraire un discours d'une rare éloquence. La séance s'est terminée par des allocutions de M. le Maire et de M. le Supplément de l'instruction publique. La salle était tellement pleine, que beaucoup de personnes ont dû s'en aller sans avoir pu y pénétrer.

— M. de Laprade a été élu membre de l'Académie française à la place d'Alfred de Musset et M. Jules Sandeau à celle de M. Briffaut. Les autres candidats étaient MM. Liadières, Mazères, Léon Halevy, Henri Martin, Eugène Chasle, de Carné et de Marcellus. Quatre tours de scrutin, pour remplacer Alfred de Musset, ont eu définitivement les résultats suivants: Laprade a obtenu 17 voix, Sandeau 15 et Liadières 1. Les votes, quand il s'est ensuite agi de donner un successeur à M. Briffaut, se sont ainsi partagés: Sandeau 17, de Marcellus 8, de Carné 5 et Liadières 5. M. Victor de Laprade est très connu comme poète de l'école religieuse et M. Sandeau par ses romans.

— Béranger, dans sa Biographie qui vient d'être publiée, attribue à l'éditeur M. Henri de la Touche, la plus grande partie des poésies d'André Chénier. La France aurait ainsi son McPherson.

— Il s'est fait, à Montréal, durant le cours de l'hiver, un grand nombre de lectures. Celle de M. Giles sur Shakespeare et celle de M. Horace Gouly sur la Réforme et les Réformateurs, ont eu lieu en présence d'un public nombreux réuni dans les salles du *Mercantile Library Association*. Wicell Phillips, de Boston, a pris les arts poétiques pour sujet de celle qu'il a faite devant la même association. A l'Institut Canadien, l'hon. L.A. Desaulles a parlé du progrès, et M. Hector Fabre a fait, sous les auspices de l'œuvre de la Sainte Enfance, dans la salle de l'Institut des artisans, le récit de ses impressions de voyage. Dans cette circonstance, la recette s'est élevée à 425. A l'œuvre des bons livres, où le public vient entendre gratuitement deux ou trois lectures par semaine, l'hon. M. Chauveau a parlé de l'histoire, de l'état présent et de l'avenir de la littérature française en Amérique. L'étude de M. Sénécal sur Pothier, celle de M. A. Boucher sur les Beaux-Arts et les lectures de MM. Giban, Cyrille Boucher, Royal, Girouard, Hector Fabre et Paul Stevens ont été parfaitement appréciées. La science et l'art ont été les sujets d'une série d'entretiens populaires auxquels ont pris part M. le professeur Howe du collège McGill et M. le professeur Robins de l'école normale du même nom. C'est à l'Institut des Artisans et sous les auspices du bureau des arts et manufactures que ces entretiens ont eu lieu. Les cours publics du collège McGill et ceux de la société d'histoire naturelle ont aussi attiré un nombreux auditoire. L'association chrétienne des jeunes gens, *The Young Men's Christian Association*, et la société St. Patrice ont souvent convié le public à des séances littéraires. M. d'Arcy McGee, membre du parlement provincial, a fait sur l'histoire d'Irlande un discours qui a été vivement applaudi. Toutes ces réunions intéressantes n'ont cependant pas empêché le public d'assister aux cours donnés à l'école normale Jacques Cartier. Les leçons sur l'histoire par M. l'abbé Desmazures et les leçons sur la littérature par M. Chauveau, tous les lundis et les jeudis, n'ont pas manqué d'auditeurs. Un des élèves maîtres fait chaque soir le résumé de la leçon précédente. Ceux dont les résumés ont mérité d'être lus sont MM. Crispin, Arcimambault et Desplaines.

— Le Père de Ravignan qui, avec le Père Lacordaire, tenait le sceptre de la prédication, en France, vient de mourir à l'âge de 63 ans. Xavier de Ravignan s'était d'abord destiné au barreau et il y avait fait les débuts les plus brillants. A vingt six ans, il avait fait ses premiers pas dans la magistrature et recevait le titre de substitut du procureur du roi à Paris. Il ne devait pas en exercer longtemps les fonctions. Comme l'a dit l'Évêque d'Orléans devant la foule immense qui était venue rendre un dernier hommage à la mémoire de l'éminent religieux, l'amour de la justice qui avait fait entrer M. de Ravignan dans la magistrature, le fit aspirer à devenir ministre d'une justice plus haute. En 1822, il entra au Séminaire de St. Sulpice qu'il quitta après sept mois pour la Compagnie de Jésus. Un petit bourg de Suisse reçut les premières de l'apostolat du nouveau jésuite. En France, il parut pour la première fois en chaire dans la cathédrale d'Amiens; il y donna des conférences durant le carême de 1835. L'année suivante, il prêchait le carême à Paris à Saint Thomas d'Aquin, et montait bientôt dans la chaire de Notre-Dame où se pressèrent bientôt, parmi ses auditeurs, tout ce que Paris et le monde avaient de plus distingué dans les sciences, les lettres et les arts. Plus tard, dans un ordre du jour devenu célèbre, M. Thiers et avec lui toute l'opinion libérale ayant essayé de provoquer contre les Jésuites des mesures rigoureuses, le Père Ravignan opposa sa popularité personnelle aux haines déclenchées contre sa compagnie et publia son livre de *l'Existence des Jésuites*, qui, comme tous les actes de courage en France, eut un grand succès.

Si les pauvres ont eu, comme l'a dit Mgr. d'Orléans, les promesses de son apostolat, ils en ont eu aussi les derniers efforts. Dans ces derniers temps, lorsque ses forces déclinaient, il avait renoncé à donner des conférences; il avait même renoncé à la retraite pascale; mais il voulait parler encore et consacrer à Dieu les derniers accents d'une voix qui s'éteignait. Il avait prêché une station du carême à la Cour; le carême suivant il alla se proposer pour prêcher aux vieillards d'une des maisons des "Petites Sœurs des Pauvres." La seule condition qu'il demanda fut celle du secret. Il lui fut gardé religieusement, et les pauvres vieillards ignorèrent le nom et la gloire du prêtre qui les évangélisait; ils ne se doutèrent pas qu'ils jouissaient alors d'une faveur que la plus brillante société eût enviée. Son dernier travail fut une retraite donnée aux Carmélites de la rue de Messine, au mois de novembre dernier. Ce fut vraiment le chant d'adieu. Le prédicateur était mur pour l'éternité. La retraite achevée, le 13 décembre, fête de son patron, il ressentit les premiers atteints du mal qui vient de l'enlever.

— M. Franz Stevens, auteur des *Poésies Nationales*, fils de M. Stevens, chef de bureau au ministère de la guerre à Bruxelles et frère de M. Paul Stevens principal du collège de Chambly, vient de mourir, à l'âge de 25 ans. C'est un beau talent moissonné dans sa fleur. Sa dernière pièce de vers que publie un journal Belge, était adressée à M. Rogier, ancien instituteur et maintenant ministre. C'était un appel en faveur de la veuve du premier maître d'école du poète, mort il y avait seulement quelques jours dans une grande indigence. Nous y remarquons ces vers:

Laissons la maintenant ce sage en son tombeau,
L'œil sous lequel il dort, est encore assez beau!
Indigent résigné, durant sa vie austère,
Hélas, il n'eût jamais tant d'ombre et tant de terre!

On dit qu'avant septembre et ces jours de progrès
Où tu vins noblement prendre place au Congrès,
La Révolution de qui tu fus l'idole,
Pour te faire tribun, te prit maître d'école,
Et qu'enfin devenu tout puissant dans l'État,
Tu n'as jamais rongé de ton premier état.
Rogier, à l'implore, c'est ce qui me décide—
Le pouvoir quelquefois nous fait le cœur aride.
Mais puisque ta jeunesse a connu le malheur,
Puisque tu la comprends cette immense douleur,
Puisque l'âme destin dont j'ai tracé l'image,
Au printemps de ta vie eût été ton partage,
Puisque Dieu t'a placé près du trône des Rois
Pour aider et venger tes frères d'autrefois,
Sur cette pauvre femme épuisée et flétrie
Entends pleurer ma muse en ton âme attendrie.

M. Franz Stevens venait d'être nommé professeur de littérature à l'école militaire. Les élèves de cette école, le général commandant, plusieurs ministres et une foule de citoyens assistaient à ses funérailles. On a formé une souscription publique pour lui élever un monument. — En le perdant, dit un journal de Bruxelles, la Belgique perd un vrai poète. Il avait toutes les qualités qui font l'homme grand: l'exaltation, l'exubérance de sentiment, la pensée nette et claire, le rythme d'une sonorité éminemment musicale, la rime sans recherche, et, au-dessus de tout, il possédait ce tact exquis qui fait choisir entre les pensées grandes et belles les plus belles." L'école sociale et littéraire à laquelle il appartenait est bien loin d'avoir nos sympathies; mais nous n'en déplorons que plus vivement la mort prématurée d'un jeune homme qui, nous n'en doutons pas, eût fini par marcher dans la voie meilleure, que suit ici son estimable frère.

— M. Emile Augier vient de prononcer son discours de réception à l'Académie Française, où il a été élu comme on sait pour remplacer M. de Salvandy. M. Pitre Chevalier, dans son Musée des Familles, dit: "Cette réception était la fête de la jeune littérature. Ordinaire, quand un nouvel élu décoré des palmes vertes se dresse au banc de l'Institut devant le pupitre des récipiendaires, c'est un vieillard en cheveux blancs, voire en perrique, ou tout au moins un personnage mûr, arrivé à la saison de la retraite et du repos. Son discours académique est habituellement son dernier ouvrage et il s'endort le lendemain, dans son fauteuil, du grave sommeil de l'immortalité." Cette fois, l'assemblée plus nombreuse et plus brillante que jamais a vu se lever dans le glorieux uniforme un beau jeune homme aux cheveux bouclés, à la barbe touffue, au regard vif et pur, à la taille souple et vigoureuse, à l'attitude modeste mais assurée; rappelant, comme l'a remarqué chacun, la figure historique à la fois martiale et goguenarde du Béarnais qui devint Henri IV.

Et au lieu de chanter à l'Institut son chant du cygne, celui-ci avait livré et gagné la veille une de ses plus grandes batailles: la comédie de *la jeunesse*, applaudie à l'Odéon par tous les âges. Entrer ainsi à trente-sept ans à l'Académie française est un fait aussi curieux dans l'histoire des Quarante que l'entrée de Louis XIV au parlement dans l'histoire de la monarchie. Qu'avait donc fait M. Emile Augier pour mériter une gloire si rare et si insigne? Il avait fait *la Cigale* et *Gabrielle*. Il avait flétri dans la langue des anciens et des dieux les deux grands fléaux de notre époque: la débauche, mère du doute et du suicide; le roman conjugal, père des crimes et des malheurs de famille.

M. Emile Augier est né à Valenciennes en 1820, mais il est venu à Paris à huit ans et il a fait ses études au collège Henri IV. Il eut la bonne fortune d'y rencontrer le duc d'Annam, avec lequel il resta lié et qui fit de